



Pour citer cet article :

**Wirth, Robert, « Souvenirs d'un éducateur »,
Revue de l'Éducation surveillée, n°8, mai-juin
1947, p. 71-74.**





SOUVENIRS D'UN ÉDUCATEUR

par ROBERT WIRTH
de l'École Normale de Saint-Cloud

L'occupation et la déportation ont poussé bien des résistants à chercher quelque refuge dans une maison de rééducation... au fin fond d'un pays perdu ! C'est ainsi que M. WIRTH, élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud se trouvera un beau jour au nombre des premiers éducateurs de Saint-Jodard. Voici quelques souvenirs de ces débuts... qui contiennent « la loi et les prophètes » de la rééducation.

Très affairés et importants, ils grimpent l'escalier en traînant ma malle. Sans trop insister et à la dérobée, je les observe.

De jeunes criminels ? Les stigmates du vice sur tous ces jeunes visages ? Ma foi, je ne sais pas trop ; je n'ai pas l'expérience, je ne m'y connais pas encore en « criminels ».

En moi certains préjugés, et une curiosité et l'attente de je ne sais quelle révélation extraordinaire, en ce jour d'été qui me vit arriver à la Maison d'Education Surveillée.

Une rumeur de classe lâchée m'attire à la fenêtre.

Bon ! Les voilà donc ? Alors ? Mon Dieu, à première vue... jeu de barres, et disputé avec quelle ardeur, un groupe luttant sur le gazon, un rêveur mis au pied du mur, les genoux au menton, deux autres qui échangent des horions, trois promeneurs discutent gravement de je ne sais quel grave problème d'adolescent. Des cris, de la gaieté.

Je descendis. La porte passée, un gamin se jeta dans mes jambes, « Pardon, M'sieur » et file au détour du couloir. Plus tard, lorsque nous eûmes fait connaissance, lorsque j'eus commencé ma tâche d'éducateur, ils aimaient se grouper dans l'herbe autour de moi, le soir à l'heure de la récréation : « Monsieur, une histoire ! ». Ces yeux alors quand le héros du conte se jetait dans quelque aventure... Et tout au long du jour, mille questions diverses, des réflexions naïves et insouciantes de garçons de 14 ans. Des enfants normaux, en somme, gais, capables d'attention, d'intérêt et d'enthousiasme, curieux d'esprit. Je m'étais attendu à trouver de petits monstres et voilà : mes « criminels » étaient des colégiens lachés.

Et puis au hasard d'une allée, un soir, je surpris involontairement une conversation. Ils étaient assis, très sérieux, fumant une cigarette qu'ils s'étaient partagée. J'entendis. De petites phrases entre deux bouffées de fumée mais tellement amères et désabusées, pleines de dégoût et de lassitude et de lourde expérience. Non, pas des enfants comme les autres ! Je ne parle pas des dégénérés mentaux ou physiques. Pour ce-là — et il y en a beaucoup — que faire sinon guérir cette dégénérescence ou du moins garder ces faibles des atteintes de la vie. Mais les autres « anormaux », ceux qui portent en eux l'empreinte de leur vie passé, de leur misère passée, de leur délit, ceux-là qui comme ce petit blond aux yeux graves ont l'air d'enfants sages et qui n'en sont plus ?

Quoi de touché en eux, quoi de marqué qui demande une rééducation ? Comment savoir ? Ils jouent, se dépensent, mais essayez donc de toucher — oh doucement — à leur vie intérieure : soudain, les voilà butés et méfiants. Jambes écartées, mains dans les poches, l'œil mi-clos, les épaules en arrière, sourire narquois, non des gosses boudeurs, mais des hommes déjà qui savent ce qu'ils savent et « le reste ne vous regarde pas ». Je croyais un peu connaître la vie. Ces gosses-là en savaient plus long que moi. En eux aussi un complexe d'infériorité. Ils se savaient condamnés, se souvenaient des enquêtes, des semonces, de la réprobation, du tribunal, et se croyaient mis au ban de la société et presque marqués au fer rouge. Le plus petit d'entre eux, un gavroche futé distinguait entre « nous les entôlés » et les « civils ». Mais se désespérer ? Ah, mais non ! Des exclus, c'est entendu, mais alors des « vrais », « des durs » forçant l'attention par l'étendue même de nos méfaits. Le monde ne nous rejette pas puisque nous nous séparons de lui volontairement. D'où un cynisme, une tendance à jouer les irréductibles, un orgueil frénétique, tiré du défi qu'ils portaient aux « autres ».

Et voilà que ces enfants-là on nous les donnait afin que nous guérissions ce qu'il y avait à guérir. Pédagogie à moi ! Chapitre premier : « Méthode garde-chiourme ». Les plier puisque je suis plus fort qu'eux. Oui, mais ce sourire narquois, ce front buté et dessous ma petite idée qui tourne et s'enracine : « Il ne m'aura pas ». Autre chose alors ! De la morale : de la morale le matin, de la morale le soir, de la morale en discours, de la morale en comprimés et de belles histoires édifiantes avec un grand méchant loup puni, un gourmand tombant de sa chaise en voulant atteindre les confitures, un voleur se noyant avec son butin trop lourd. Essayez ! Ils ricanent ou baillent. La condescendance apitoyée ? « Voyons, mon ami... ».

Non, il y a un moyen très simple, très clair, l'affection, car l'affection appelle l'affection et dissipe la méfiance. Il n'y a pas de débauchés, il n'y a que de pauvres gosses qui se croient perdus et qui essaient de sauver un peu de leur intégrité. Les comprendre et forcer leur confiance, les traiter en camarade jeune et qui « connaît l'histoire ». Et surtout les hisser à soi. Je me souviens de l'indicible stupéfaction de ce grand Parisien trop vite poussé, aux joues déjà duvetées, lorsqu'il m'entendit dire : « Quand tu te marieras... ». Se marier ? Un type comme moi ? Se marier est une affaire de vie courante de gens honnêtes et non de déclassés ! Il se fit pourtant à l'idée et bientôt ce fut lui qui me parla de son mariage, de sa femme future telle qu'il la voyait. Il avait repris pied dans la vie.

Et cet autre très fier de nous accompagner au café. On lui laissa payer l'écot. Ce simple geste de tirer son porte-monnaie, de payer, lui rendait, à ses yeux même, sa dignité d'homme, le replaçait dans le monde normal dont il s'était cru exclu. La fierté avec laquelle il raconta à ses camarades : « J'ai payé un pot... ». Orgueil, maturité, volonté.

Ces gosses sont armés pour la lutte.

Seulement, ils s'étaient trompés de chemin, ils n'avaient pas d'idéal parce que personne ne leur en avait donné sur terre, qu'ils l'avaient perdu en chemin. Leur confiance retrouvée, il faut les lancer à la conquête de la « vie normale ». Très gentiment, ils décoraient leurs chambrettes : cartes postales en éventails, statuettes en plâtre doré, fleurs en papier. Goût piètre mais la volonté y est et le goût se corrige avec un peu de doigté. L'amour du beau : ils y viennent et finissent pas préférer une lithographie à un chromo et la sobriété au chatoyant bric à brac. Ce jour-là l'éducateur a lieu d'être content, car le beau est frère du propre, du net et du droit.

La vie normale est aussi affection et amour. Mais qui leur donnera jamais cet amour ? Leur mère ? Souvent même pas. Et qui jamais les aimera maintenant ? Eh bien, tous ceux qui les en jugent dignes. Lorsqu'ils auront compris que l'affection ne se donne pas mais se mérite, que l'attachement est une conquête, que l'atmosphère amicale se crée de toutes pièces à force de se donner soi-même..., « quand je sortirai, je veux qu'on m'aime bien et je saurai bien les y obliger ». Celui-là, le quittant, je lui ai serré la main et sa main déjà était amicale et son regard de ceux qui gagneront la lutte. « Parole d'homme » disent-ils quelquefois et vous les hacheriez en morceaux qu'ils la tiendraient, leur parole.

Comme celui-ci qui s'en alla en permission.

« Je reviendrai, parole » — et les communications étant coupées, s'en revint vanné, défait, hirsute mais triomphant, à pied de Paris — « Me voilà ».

Du respect de sa parole au respect de soi — tout court et au sens de la dignité — il n'y a qu'un pas. Educateur, à toi !

Ils sont tombés, relevez-les et puis montrez-leur un but ; rejoindre les autres, dépasser les autres, gagner l'amour que l'on aura, la dignité que l'on aura, la probité que l'on aura et sa beauté en soi et autour de soi. Et puis, marche, mon petit ! Ils s'en iront tout seuls, mâchoire serrée, à la conquête de leur vie claire, « ces sacrés petits cabochards ». Tous ? Point de déception pour l'éducateur ? Mon Dieu, dites-moi, des déceptions ne vous en vient-il jamais des gosses « normaux » et de ceux qui ne furent jamais blessés ? Alors ? Recommencez !

Oui, oui, c'est dur, je sais bien, et lassant.

Mais un jour, vous promenant à Yeu, par exemple, un garçon très correct vous abordera : « Comment allez-vous ? ». Sourire, yeux francs, main ferme et qui ne dérobe pas. Tiens, le petit blond si désabusé jadis. Et il vous parlera de sa fiancée si gentille, de ses amis, de son clair travail, de ses projets, de ses espoirs. Un garçon comme les autres maintenant. Mieux ! Un garçon « bien » car il sait ce que d'autres ne savent pas, toute la profondeur de la chute et toute la beauté de la vie.

Et vous vous en irez avec au cœur, je ne sais quelle joie. La tâche en vaut la peine.